

le Monarque le plus redoutable. Si nos Xercès n'avoient pas affaire à d'autres Xercès, ils ne trouveroient par-tout que des Salamines, des Platée & des Micale.

Je ne crains pas que la communauté des biens laisse les citoyens indifférens sur le sort de l'Etat. Moins on est occupé de ses richesses, de son luxe & de ses voluptés, plus on est attaché au bien public; on paroît s'oublier pour n'aimer que les Loix: l'expérience le prouve, & la raison confirme l'expérience. Si je n'ai aucune propriété, & que je reçoive des mains des Magistrats toutes les choses dont j'ai besoin, soyez sûr que j'aimerai ma Patrie, parce que je lui devrai tout. Ne nous faisons pas illusion, la propriété nous partage en deux classes, en riches & en pauvres. Les premiers préféreront toujours leur fortune domestique à celle de l'Etat; & les seconds n'aimeront jamais un Gouvernement & des Loix qui permettent qu'ils soient malheureux. Les citoyens de ma République compareront leur situation à celle des ennemis qui les veulent subjuguier; fiers de leur

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. I. 101
égalité, jaloux de leur liberté, ils verront qu'ils ont tout à perdre en passant sous une domination étrangère, & leur désespoir donnera une force nouvelle à toutes leurs vertus.

CHAPITRE IV.

Des obstacles insurmontables qui s'opposent au rétablissement de l'égalité détruite. Dans l'ordre des choses où nous nous trouvons, le Législateur doit, avec prudence, tourner toutes ses forces contre l'avarice & l'ambition.

JE comprends à merveille tout cela, dit Milord d'un ton assez affligé, & vous me faites trembler pour l'Europe. J'avois espéré qu'en nous entretenant des Loix, vous me feriez connoître celles qui peuvent nous conduire au bonheur; & je crains que vous ne m'ayez simplement prouvé que nous sommes dans un abyme d'où il est impossible de sortir. Après tant de

sottises & de bévues faites, refaites, commencées, consommées, accumulées pendant une longue suite de siècles, comment la politique s'y prendra-t-elle pour réparer ses torts? Je vous connois, vous êtes inflexible dans vos principes; vous allez rétablir l'égalité, & l'affermissant par la communauté des biens, vous allez, à l'exemple de Platon.....

N'en doutez pas, reprit notre Philosophe avec vivacité, si je pouvois détruire les préjugés qui égarent notre raison, si je pouvois arracher de notre cœur les passions tyranniques qui l'asservissent, je ne balancerois pas un moment à remettre les hommes dans la plus parfaite égalité. Si on me laissoit faire, je vous donnerois des Loix bien plus rigides que celles de Platon; car je suis fâché, pour vous le dire en passant, que ce philosophe qui vouloit nous présenter le tableau d'une République parfaite, ait échoué dans son entreprise, parce qu'il n'a pas osé traiter les simples citoyens comme il traite les Magistrats. Il a senti, il est vrai, que pour faire des Magistrats & des guerriers aussi

accomplis qu'il le desiroit, il falloit les rendre innaccessibles à l'avarice & à l'ambition, & ne leur laisser, par conséquent, aucune propriété, aucune fortune, & charger le public de leur entretien. Craignant même que des intérêts de famille ou les liaisons du sang ne les détournassent de leur devoir, il a outré la prudence & les précautions jusqu'à établir entre eux la communauté des femmes; & voilà, je crois, la seule Loi dont notre libertinage pourroit s'accommoder.

Mais puisque Platon espéroit tant d'avantages en réglant ainsi la condition des Magistrats & des guerriers, que n'établissoit-il la communauté des biens entre tous les citoyens? Il ne lui en auroit pas plus coûté. Je fais bien qu'il dit quelque part, que pour juger du bonheur d'une République, il suffit d'examiner le caractère & les talens de ceux qui la gouvernent & la défendent; mais, avec sa permission, je prends la liberté de lui demander, si, pour juger du caractère & des talens des

Magistrats & des guerriers, il ne faut pas examiner les mœurs particulières des citoyens. Platon a peur que les Philosophes, à qui il confie le Gouvernement, ne préfèrent la retraite à l'embaras des affaires, & ne se refusent aux desirs de leurs concitoyens qui les appelleront à la Magistrature; pour moi je craindrois que des gens qui auront toutes les passions que donne la propriété, ne fussent bientôt fatigués & excédés de toutes les vertus que Platon rassemble à grands frais dans ses Magistrats & ses Guerriers. Il avoue que la République aura enfin le sort commun aux autres Etats; & qu'après bien des agitations, ses Philosophes, dégoûtés de leur sagesse, conjureront contre l'Etat, s'accorderont à faire entr'eux le partage des terres, & traiteront en esclaves le reste des citoyens. Pour trouver la cause de cette fatale décadence, il a recours à je ne sais quels raisonnemens d'Astrologie judiciaire que je n'entends pas trop bien. Mais au lieu de s'en prendre aux astres, & d'imaginer qu'après une certaine

révolution, ils ne pourront plus produire des hommes propres à l'étude de la philosophie; n'auroit-il pas été plus court & plus raisonnable d'en accuser les vices qu'il avoit laissés à ses citoyens en leur donnant des propriétés, & qui se feroient insensiblement communiqués aux Magistrats & aux Guerriers?

N'est-il pas évident que des hommes qui estimeront les richesses, parce qu'ils ont des propriétés, & qui voudront avoir les vices de l'opulence, seront tentés de mépriser des philosophes entretenus aux dépens du public? En leur accordant l'entretien le plus modeste, on croira en faire trop pour eux. On les regardera comme un fardeau pesant & incommode pour la République; on les prendra pour des mercénaires; & loin de leur obéir, on en exigera une molle complaisance. Plus les Magistrats, consommés dans l'étude de la sagesse, en suivront scrupuleusement les règles dans leur administration; plus le peuple, qui n'est pas préparé à ces hautes spéculations, sera disposé à prendre pour

des rêveries les Loix austères dont il ne sentira, ni la justice, ni le besoin. En établissant la communauté des biens entre les simples citoyens, comme entre les Magistrats & les Guerriers, il auroit été facile de former une République qui auroit trouvé en elle-même tous les moyens nécessaires pour subsister éternellement; mais dès que Platon a manqué ce point essentiel, il doit s'élever des passions dans le cœur de ses citoyens. Quelque timides qu'on suppose ces passions à leur naissance, elles acquerront des forces en travaillant incessamment à ranimer des Loix qui les contrarient. Elles feront naître des dissensions, des querelles, des troubles; & dès que les Magistrats emportés, si je puis parler ainsi, par le torrent des mœurs & des opinions publiques, auront éprouvé que leur philosophie ne peut triompher des vices des citoyens, leur vigilance se relâchera. Ils commenceront eux-mêmes, sans l'influence des astres, à se dégoûter de leur vertu. De-là à se familiariser avec le vice, à l'aimer même, la distance est courte;

& l'Etat ne tardera pas à se ruiner. Mais laissons-là Platon, & ne craignez pas, Milord, que je songe à faire une République plus parfaite que la sienne; les matériaux me manquent pour élever un pareil édifice. Si je m'avisois de proposer à la première classe des citoyens, de renoncer à leurs prérogatives, & de se confondre avec le dernier ordre de l'Etat; comment imaginez-vous qu'on reçût ma proposition? La vanité révoltée des Grands paroîtra être leur seule passion. J'aurai beau raisonner, j'aurai beau prouver, mes raisonnemens seront inutiles; mes preuves seront perdues. Offrirai-je le bonheur? on le rejettera avec dédain, & on sacrifiera tout à la conservation d'une dignité dont on est souvent fatigué, & qu'on veut cependant toujours augmenter. Si ce mauvais succès ne me rebute pas, & qu'espérant avoir meilleur marché de l'avarice que de la vanité, j'essaye de rétablir l'égalité par une nouvelle distribution des fortunes; je passerai infailliblement pour un fol, & j'éprouverai bientôt que l'avarice n'est pas moins intraitable.

que la vanité. On dirait que les hommes n'ont qu'une passion dominante ; mais soyez sûr qu'ils en ont deux également fortes, également impérieuses, également durables, & qui ont fait une alliance éternelle entr'elles. N'est-on que riche ? on veut être grand. N'est-on que grand ? on veut être riche. Est-on riche & grand ? on veut être plus riche & plus grand encore.

Je vais même, Milord, vous dire quelque chose de plus incroyable. Quand à force d'éloquence & de démonstrations, passez-moi cette supposition ridicule, on auroit fait le miracle de réduire les grands & les riches à se contenter d'une entière égalité avec les personnes qu'ils méprisent ; je ne fais si les petits & les pauvres y voudroient consentir, ou du moins s'ils pourroient prendre des sentimens conformes à leur nouvelle situation. Ce n'est point une plaisanterie, les choses en sont venues, dans presque toute l'Europe, à un tel degré d'avilissement & de misère, qu'ils auroient une sorte de répugnance ou de honte à égaler les

autres, & se trouveroient embarrassés à leur côté. N'avez-vous jamais rencontré de ces hommes vils, si convaincus de leur néant, & si flattés d'approcher de leurs supérieurs, qu'ils achètent par des bassesses l'honneur de les servir & de mériter un de leurs regards ? Le peuple a des emportemens d'insolence, mais aucun principe d'égalité. J'ai cru remarquer cent fois dans les personnes mêmes qui se piquent de penser avec le plus de justesse & de force, qu'elles se laissent surprendre par l'éclat des grands & des richesses, & retombent machinalement dans la place où la fortune les a fait naître.

Les Grands sont bien bons de craindre que les petits ne les dépouillent de leur grandeur. Tous les Etats ont eu, à leur naissance, des Loix favorables à l'égalité, tous cependant ont vu se former des distinctions & des préférences choquantes entre les citoyens ; & quoique les richesses & les dignités fussent d'abord peu imposantes, elles ont cependant suffi pour subjuguier la multitude : tant l'empire des richesses & des dignités

est puissant ! Songez, je vous prie, combien il fallut de tems aux Plébéyens, mêmes de Rome, pour se résoudre à partager la Magistrature avec les Patriciens. Le peuple cependant n'y étoit point accoutumé, comme il est aujourd'hui dans presque toute l'Europe, à n'être compté pour rien. L'exil de Tarquin lui avoit inspiré l'amour le plus extrême de la liberté; on lui avoit donné l'espérance de ne plus obéir qu'aux Loix; il avoit soutenu une guerre longue, opiniâtre, & qui avoit dû élever ses sentimens: Toutefois ces malheureux Plébéyens, combien n'éprouvèrent-ils pas de mauvais traitemens de la part des Nobles, avant qu'ils songeassent, je ne dis pas à les humilier, mais à se défendre? Le peuple, enfin lassé de la tyrannie des Grands, se retire sur le Mont Sacré; il est assez fort pour perdre ses ennemis, ou reprendre du moins l'égalité que lui donnent les Loix; mais je ne fais quel respect arrête sa vengeance; & son ambition se borne à n'être pas opprimé. Les Magistrats, qu'il charge de veiller à sa sûreté, n'ont aucune marque de Magistrature, &

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. I. III*
 sont assis humblement à la porte extérieure du Sénat. Ces Tribuns qui connoissoient leurs forces, & si empressés à relever la dignité de leur ordre pour augmenter leur pouvoir, quelle peine n'eurent-ils pas à faire goûter aux Plébéyens les principes de l'égalité? Si la multitude s'agite quelquefois dans la place publique, si tout retentit de ses plaintes, si elle paroît résolue à s'emparer de l'autorité, ne craignez rien; une sorte d'instinct aveugle & confus, fruit de l'habitude & de je ne fais quelle pudeur, retient les Plébéyens; & sans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes, cet instinct calmera leur inquiétude. Il faut qu'ils se familiarisent peu-à-peu avec l'ambition qu'on veut leur inspirer, & s'ils obtiennent, dans un moment d'emportement, le privilège de partager les faisceaux avec les Patriciens, il s'écoulera deux siècles avant qu'ils osent jouir de cet honneur.

L'Histoire de tous les peuples est une preuve de ce que je dis; la vôtre, Milord, le démontre. Les chefs de vos Puritains voulant élever une vraie